

Résumé de la thèse de Céline Cholet

Représenter la découverte en sciences naturelles. Etude sémiotique sur la médiation scientifique : le cas des publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle

Soutenance le 11 juillet 2018

Nous avons fait le constat que représenter le vivant, le rendre visible, l'exposer au regard ne relève pas d'une évidence. Il méritait donc que nous y portions notre attention et que nous l'interrogions dans le cadre d'une recherche doctorale.

A partir de ce constat, nous avons ainsi posé la problématique suivante : comment représente-t-on la découverte botanique en sciences naturelles ? Cette problématique générale, au fondement de notre recherche en thèse, nous a invitée à d'autres questionnements : comment montre-t-on le « vrai » à partir de différentes manières de formaliser la plante (selon un acte langagier syncrétique) ? Comment la représentation invite-t-elle à penser le vivant en une entité, mais aussi du point de vue des interactions entre les plantes représentées ? Comment nous permet-elle de connaître le nouvel objet biologique ? Comment est-elle le reflet de nos modes de pensée ?

A partir de ces questionnements, nous avons voulu étudier *notre* conception du vivant, entre complexité et altérité. Pour cela, nous avons cherché à discuter la *manière* dont la recherche montre les plantes : quelles stratégies emprunte-t-elle pour les faire connaître et reconnaître ? La notion de représentation est ainsi centrale. Nous l'avons étudiée en matière de processus de « résolution », c'est-à-dire du point de vue de la transformation d'un objet inconnu en objet connu, connaissable et reconnaissable, commun et partageable. Pour cela, nous avons porté notre attention sur la stratégie de monstration, *in fine* de persuasion des représentations scientifiques.

Pour répondre à nos questionnements, notre démarche fut sémiotique et particulièrement fondée sur la théorie greimassienne. Nous l'avons liée à une recherche sémantique qui s'est appuyée sur les travaux de François Rastier. Et parce que la représentation scientifique articule étroitement le texte linguistique au texte visuel, nous avons engagé notre étude dans une perspective qui rendait compte du système visuel. Ce dernier a été interrogé notamment à partir des écrits de Maria Giulia Dondero et Jacques Fontanille, d'Anne Beyaert-Geslin ou encore du Groupe μ . A partir de ces fondements théoriques, notre objectif de recherche nous a permis de

comprendre les mécanismes à l'œuvre lorsqu'il s'agit de représenter le vivant « non humain ». La représentation, en tant que texte, supposa que nous l'abordions en deux temps, d'abord du point de vue de l'énoncé, et ensuite à partir de celui de l'énonciation. Pour envisager ce second volet, la théorie de l'énonciation d'Emile Benveniste a été convoquée. Et parce que nous avons voulu mettre à l'épreuve la théorie, notre recherche a intégré une dimension empirique à partir d'un projet expérimental de lecture fondé sur la technique de l'eye-tracking (ou oculométrie). Celle-ci s'est montrée pertinente pour interroger la signification à partir de modes d'expression systématisés qui construisent le discours scientifique de la découverte.

Ainsi, en interrogeant la représentation d'une nouvelle espèce végétale nous avons discuté une première problématique, celle de la formalisation des nouvelles espèces. Une seconde fut envisagée, celle de l'expérience de la plante. Pour y répondre, nous avons abordé la représentation de la découverte en trois temps :

- (i) nous avons discuté la représentation scientifique à partir de ses *conditions de production* formelle. Cette partie se présente comme le socle d'étude des deux suivantes. C'est le niveau $n - 1$ de la représentation ;
- (ii) nous avons ensuite envisagé la *formalisation* de la plante en matière de production d'une fonction sémiotique. C'est le niveau n de la représentation ;
- (iii) enfin, nous avons interrogé la représentation à partir de son *expérience énonciative*. C'est le niveau $n + 1$.

Ces trois temps instruisent ensemble la *médiation* de la nouvelle plante. Ils ont permis de comprendre comment nous la statuons en tant que bien commun à partir d'une opération de transformations qui articulent les différentes instances en jeu : l'énonciateur, l'énonciataire, l'objet phénoménologique et l'objet dynamique.

Ce travail de recherche fut réalisé à partir d'un corpus circonscrit issu des publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Nous avons ainsi pu définir et expliquer le parcours de la découverte et ses stratégies monstratives sur une période de deux siècles. Nous avons ainsi discuté la représentation à partir d'un point de vue diachronique et synchronique, entre procès de généralisation et de singularisation. Une logique a émergé afin de réaliser le projet sémantique d'encyclopédie du vivant. En effet, loin d'être des productions isolées, les articles de notre corpus investissent un projet commun (réaliser l'encyclopédie du vivant) rythmé par des enjeux qui ont cependant été différents au cours du temps. Cela nous a également menée à questionner nos modes de pensée, notamment le régime naturaliste.

Pensons en effet que la médiation de nos représentations (le paraître) est le reflet d'une dimension ontologique (l'être). Elle fait de nous des instances connaissantes, conscientes et capables d'agir en conséquence.

En expliquant comment la représentation montre la découverte, nous avons explicité comment elle nous donne les clés de compréhension pour étudier le passé, questionner le présent et imaginer le futur. Nous avons également compris que la représentation n'est pas l'aboutissement de la découverte, bien au contraire. Elle se situe en permanence à la croisée de limites temporelles finales qui achèvent un processus de la sémiose, et de limites temporelles initiales qui déclenchent de nouveaux processus.